Klaus HUBER

L’œuvre pour violoncelle

Rien de ce qu’entreprend Alexis Descharmes ne laisse indifférent. Sa maîtrise technique est au service d’une musicalité tout aussi exceptionnelle et d’une curiosité active envers les œuvres nouvelles où rigueur ne rime pas avec froideur. Enthousiaste, Klaus Huber ajoute : « C’est quelqu’un qui sonde en profondeur toutes les dimensions d’une partition. Ses interprétations dévoilent toute la transcendance de ma musique. »

Et ce n’est pas si simple, car comme le souligne son disciple Brian Ferneyhough, l’art humaniste de Klaus Huber se caractérise par « la demande constante qu’il fait à la musique d’être un ultime véhicule visionnaire d’idéaux hautement éthiques ». C’est assez dire dans quel esprit il faut écouter la version pour quatre violoncelles en canon (réalisée en *re-recording*) de *Ein Hauch von Unzeit VIII* (1972), où le « *ground*» de Purcell pour la mort de Didon glisse, se perd et affleure dans un entrelacs de lignes épurées.

Hommage à Paul Sacher, sur les lettres de son nom, *Transpositio ad infinitum*, pour violoncelle seul, convoque toutes les techniques de l’écriture virtuose de l’époque (1976), sans anecdotisme, tant est ferme la trame et sereine la pensée concentrée. On plane sur des hauteurs sublimes. A l’inverse, *Lazarus*, pour violoncelle et piano (1978) se voudrait à l’image du personnage biblique dont les chiens lèchent les ulcères et qui se nourrit des miettes tombées de la table des riches. « Cette idée se traduit par un abandon de l’opulence du *beau son* (qui aujourd’hui encore sonne si souvent faux) ». Après le bref *Rauhe Pinselspitze* destiné, pour l’anniversaire d’Isang Yun, a des instruments coréens, *…ruhe sanft… (in memoriam John Cage)* pour quatre violoncelles et voix (qui lance des « John ! » feutrés , des souffles et des soupirs) produit un effet saisissant de tendresse et d’humanité.

Faut-il s’étonner que dans sa *Partita* pour violoncelle et clavecin de 1954 Klaus Huber soit déjà tellement lui-même ? Au-delà d’un langage proche encore d’Hindemith, on le reconnaît dans sa radicalité minérale, sa simplicité tranchante sans autre violence que celle du ton juste. Comme dans *Lazarus*, Sébastien Vichard est le complice idéal d’une interprétation sentie et sensible.

Gérard Condé – Diapason – octobre 2010